HET LAATSTE VUUR
KVS & RO Theater

5.03 > 14.03.2009 @ KVS (Bruxelles)
31.03 > 7.04.2009 @ RO Theater (Rotterdam)

>> info & tickets (Bruxelles)

-There's a crack in everything, that's how the light gets in...[i]

- l'univers désolé de Dea Loher -

Un enfant qui meurt écrasé par une voiture, une grand-mère sénile, un soldat traumatisé… L'univers de l'auteure allemande Dea Loher n'est pas réjouissant. Et pourtant, ses pièces lui valent un succès dans le monde entier. Ses textes poétiques nourris de métaphores nous font ressentir l'âme de gens qui, dans leur désespérance, cherche le bonheur et le sens de la vie. Pour la deuxième fois, Alize Zandwijk, metteuse en scène, et Willy Thomas, acteur, s'attaquent à un texte de Loher *Het laatste vuur* (*Le dernier feu*), après *Onschuld* (*Innocence*) en 2007. Ils nous disent combien ce texte les touche, en six mots clés.

(Liet Lenshoek, dramaturge *Het laatste vuur*)

Compassion

Alize : Je tiens à mettre ce texte en scène parce que les pièces de Dea Loher m'offrent la possibilité de parler de la compassion. La compassion envers des gens qui semblent loin de nous, mais qui sont en fait très reconnaissables, comme Ludwig, le clerc de bureau dont l'enfant est victime d'un accident. Pour moi, les pièces de Loher parlent aussi de mon propre père. Il représente les gens qui ne peuvent pas parler, ceux qui n'ont pas la parole, ni le pouvoir sur cette terre. Les hommes que Willy joue dans *Onschuld* et dans *Het laatste vuur* font partie de cette catégorie ; ils ne savent pas quoi faire des sentiments, ils sont les muets de cette société. C'est très beau dans cette pièce : en fait, personne ne peut parler. Et pourtant, on ne cesse de parler.

Culpabilité

Willy : Dea Loher ouvre des portes de pièces que, dans notre monde, nous préférons souvent garder fermées. Ce monde, on pourrait le voir comme une maison avec toute une enfilade de pièces, les habitants choisissent d'en ignorer une partie, de ne pas ouvrir toutes les portes. Dea Loher nous montre justement ce qui se cache dans ces pièces fermées, les choses dont nous ne voulons pas parler, les sentiments que nous tentons d'exclure. Ses personnages vivent avec une culpabilité. Presque comme si, en ce monde, la culpabilité était une sorte d'immondices qui ne prolifèrent plus que dans certains quartiers oubliés, comme si ceux qui ont de l'argent en souffraient beaucoup moins.

Alize : Cette pièce soulève évidemment la question de savoir dans quelle mesure nous, tous autant que nous sommes, sommes complices, coupables de ce qui se passe dans le monde. Il ne s'agit pas d'un problème de culpabilité individuel.

Willy : Il s'agit aussi de l'incapacité de vivre ou d'accepter certaines choses, comme la mort d'un enfant ou des expériences de guerre. Les personnages sont parfois maladroits face à ces situations, pourtant ils sont pleins d'amour, et cette attitude est d'une plus grande qualité que celle des gens qui peuvent tout repousser loin d'eux.

Consolation

Alize : Het Laatste Vuur commence avec la mort d'un enfant, alors tout s'écroule. Quand votre enfant disparaît, tout est fini, il n'y a aucune consolation possible.

Willy : Si elle apportait la consolation, il pourrait y avoir un certain message, une sorte de morale. Loher s'abstient, consciemment. La mort de l'enfant ouvre les portes de toutes les personnes qui sont concernées. Loher nous emmène dans leur monde, un monde où nous n'irions pas de nous-mêmes. D'habitude, après l'enterrement, les volets se referment, Loher les entrouvre tous.

Alize : Toute la pièce gravite autour du hasard ou du destin. L'étranger nous apprend comment, pendant la guerre, un enfant est mort dans ses bras. Et pendant qu'il fuit ce traumatisme, à l'instant où il arrive dans ce quartier, un enfant est écrasé sous ses yeux. Hasard ou destin ?

Engagement

Willy : Les quartiers aux rues éventrées, les gens qu'on ne voit pas, qui n'ont aucun intérêt pour les politiciens ou les médias, qui habitent dans des quartiers invisibles pour nous... c'est très important, pour moi, de continuer à en parler. Cette réalité peut-elle être génératrice d'une réflexion sur ce que nous pouvons faire avec l'art et le théâtre ? C'est ce genre de questions que Dea Loher met sur la table. La manière dont elle mêle la poésie à ce côté obscur de l'existence est merveilleuse. Si l'implication générale était plus grande, peut-être le monde serait-il meilleur. Il faut réfléchir à ce que nous allons faire désormais. Et Dea Loher enclenche cette prise de conscience.

Alize : Et elle le fait au bon endroit et au bon moment. L'important est d'essayer de nous comprendre mutuellement et de chercher une compassion qui s'est perdue.

Le mot

Alize : La langue de Loher est très passionnée, la douleur suinte des mots. Ses textes sont souvent très sombres et intenses, mais sa manière d'écrire permet de travailler avec un narrateur, et d'installer ainsi une certaine distance. Parfois, on ne sait pas qui prononce certaines répliques, et cela ouvre pour moi un espace immense. Loher crée un kaléidoscope de récits. En ce sens, son langage n'est pas seulement très théâtral mais aussi cinématographique. Elle crée des images cinématographiques d'une telle intensité qu'aucune autre image ne peut rivaliser.

Structure

Alize : Encore davantage que dans *Onschuld,* nous allons mettre la structure de la pièce à nu ; on n'est pas toujours seulement au beau milieu du récit, on est aussi toujours conscient de la forme. Nous abattons

d’emblée le 4e mur. Nous allons travailler avec des formes et des réalités diverses ; la pièce le permet, mieux : elle l’impose. Il faut vraiment réfléchir à la façon dont on va raconter quelque chose. Dea est une auteure politique, elle braque ses projecteurs sur les dessous de notre société. Le cadre formel qu’elle choisit, alternance de dialogues et de textes narratifs, avec des chansons, génère une certaine compassion avec les personnages et une aliénation qui conduisent à mieux comprendre notre société.

Willy : Dans ses écrits, Loher quitte certains sentiers battus, nous aussi, nous devons le faire. Cette pièce est une narration qui se joue progressivement. D’un côté, on a une existence qui se laisse vivre comme un paquet Ikea, avec un mode d’emploi : on grandit, on va à l’école, au boulot… On suit un chemin logique, tout tracé, mais Dea Loher le bouleverse sans cesse. On a bien le mode d’emploi, mais il manque une vis, et tout le truc ne tient pas debout. Et puis quoi ? Eh bien, en fait, on arrive au cœur de la chose. Il ne s’agit pas de déballer et d’assembler votre beau paquet, parce que, qu’est-ce que c’est, cela ? C’est la mort. Là où c’est cassé, où le mode d’emploi fait défaut : c’est là que c’est important, c’est là qu’est la vie.

---

[i] **Leonard Cohen)**